

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

MAURICE LAFARGUE, Président-Gérant, HENRY BIRABEN, Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

MARDI, 2 DECEMBRE 1913.

Table with 3 columns: Fahrenheit, Centigrade, and time (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.)

SUFFRAGETTES CHINOISES.

Plus avancées que leurs sœurs d'Europe et d'Amérique, les suffragettes chinoises ont déjà conquis leur siège au Parlement. Mais cette victoire fut chèrement achetée. M. Lortel, dans "Opinion", rappelle les noms des principales guerrières "tombées à l'ennemi". Chi Lan était la plus jolie actrice de tout l'empire; un soir qu'à Tien-Tsin elle jouait "Othello", un marchand de Pao-Ting la vit et s'éprit d'elle; peu après il mourut assassiné et l'on accusa du meurtre Chi Lan quand on sut qu'elle avait dépensé des milliers de taëls en munitions destinées aux révolutionnaires; elle eut la tête tranchée en mars 1911; elle n'avait pas vingt ans. Chi Gin, la plus riche héritière de Nankin, n'en avait point quatre quand la mort de son père la laissa seule et libre; elle se dévoua si bien à la cause féministe qu'elle fut, six ans après, mêlée à l'assassinat du gouverneur d'Hanoi et condamnée à être décapitée. Mme Su, à soixante-six ans, ne montrait pas moins d'ardeur, elle aurait eu le même sort si elle n'avait réussi à s'enfuir au Japon. En 1911, trois petites cantonnaises étaient mises à mort; on les avait vues se promener dans les rues en feu, véritables arsenaux vivants, leurs robes bourrées de cartouches dynamite qu'elles passaient aux émetteurs. Mme Wang avait vécu longtemps, paisible et résigné, près d'un mari alcoolique. Lasse de l'esclavage, elle déclara un jour à son seigneur et maître qu'elle ne peut plus vivre dans cette "maison de Poupée". Après un voyage d'étude au Japon, elle revint en Chine où elle accepta un poste d'institutrice dans un petit village dans des environs de Changai. Mais, ce cadre restreint ne suffisait pas à son prosélytisme, elle fomenta des insurrections; quand on l'arrêta dans sa classe, on la trouva habillée en homme, armée d'un sabre de samouraï. Elle périt à trente ans, ne regrettant qu'une chose: abandonner la lutte avant le triomphe définitif. Ses mânes doivent être satisfaits.

Opéra Français

Représentation du mardi, 2 décembre 1913, "Le Trouvère".

C'est pour la seconde fois de cette saison-ci, que nous assistons hier, à la représentation du "Trouvère", de Verdi. Depuis une cinquantaine d'années qu'elle se joue, l'œuvre n'a rien perdu de sa valeur et n'est pas prête de disparaître du répertoire. Chaque fois que nous l'entendons, nous sommes surpris de cette particularité, spéciale à la partition du Trouvère, que, pour raconter l'affreuse histoire qui fait le fond du libretto, Verdi a donné à l'accompagnement et aux effets d'orchestre une certaine monotonie, qui semblerait fatigante, n'était le plaisir que l'oreille éprouve à entendre, à travers les diverses nuances caractéristiques des scènes qui se succèdent, une délicieuse ritournelle, qui, à plusieurs reprises—on pourrait presque dire à chaque instant,—réapparaît avec des notes différentes et aux accents de laquelle on entendrait le spectateur d'un enfant qu'on a brûlé, d'un campement de violents bohémiens qu'on vous montre, ainsi que d'une exécution capitale qui se prépare, et dont, d'ailleurs, les magnifiques périodes musicales forment, au quatrième acte, le summum de la pièce. Tout cela est représenté, comme musique, sous les aimables alternatives de la ritournelle à laquelle nous faisons allusion, et qui, par une sorte de cachet personnel, reste assez fameuse pour qu'on ait besoin il suffit de la fredonner, pour rappeler à votre interlocuteur l'opéra que vous entendez lui signaler si, par hasard, le titre de la pièce vous échappe accidentellement.

Notre numéro du 26 novembre s'étendait, sur le mérite du Trouvère suffisamment pour qu'aujourd'hui nous puissions borner notre compte rendu à répéter, à l'appui des applaudissements réitérés du public, avec quel talent les acteurs ont su chanter ce bel opéra, une fois de plus. Mlle Brias, qui chante le rôle d'Eléonore, phrase avec élégance, prononce nettement et à parfois beaucoup d'expression, notamment dans le "Miserere", où ses notes graves produisent un effet puissant et dramatique. Les mêmes rôles sont dus à Mlle Daleia, qui chante le rôle difficile d'Azucena avec une énergie qui lui donne son vrai caractère. MM. de Lhérick et Mézy, le premier dans le rôle de Manrique, le second, dans celui de Luna, ont continué, à tous les points de vue, à mériter les applaudissements nourris et prolongés qui, la première fois, leur ont été si spontanément adressés par toute la salle. Ces applaudissements sont devenus frénétiques, en quelque sorte, à la suite du grand air de Manrique, chanté à la fin du troisième acte. M. de Lhérick a été rapelé avec une telle insistance qu'après avoir chanté l'air dont il s'agit, il lui a fallu le bisser deux fois de suite. Toute la salle a vigoureusement applaudi; mais, nous trompons nous en pensant qu'une partie de ces applaudissements étaient donnés par la colonie italienne, qui tient à cœur, chaque fois que l'on joue une pièce de Verdi, de venir saluer le souvenir de son éminent compatriote? N'oublions pas la mention très honorable due à ces dames du

corps de ballet, qui ont dansé, avec beaucoup de goût, ayant à leur tête Mlle Traverso, qui a exécuté, avec talent, le pas désigné au programme sous le titre de "La tireuse de cartes". Ce pas avait été précédé par un pas de deux, dansé par Mlle Heleers et Castilla, qui nous a permis de constater, chez Mlle Heleers, une conception idéale de son art, servie par une souplesse et une agilité de mouvements simplement remarquables. P. H. ERMONT.

Joué hier soir on donnera "Thaïs", de Massenet. Cette œuvre a obtenu un grand succès lors de la dernière représentation. Les principaux rôles sont tenus par Mlle Lavarenne, MM. Mézy et Coulon. Samedi soir, "Samson et Dalila", par Saint-Saëns; M. Affre chantera le rôle de Samson.

PASSAGE A NIVEAU

Voyons, Césaire, êtes-vous prêt? — Oui, monsieur le docteur. — Quel froid de canard! — C'est le cas de le dire. Sur-tout, couvrez-vous bien et mettez sur vos jambes, la grosse couverture. Je vais complètement fermer les rideaux de la tapissière et vous ne tarderez pas à avoir chaud. — Très bien; mais faites attention à la Grise, elle est ombrageuse depuis quelque temps, et ce ne serait pas le moment de verser; surtout en pleine nuit. Je suis bien trop impatientement attendu. — Ne craignez rien!

Donnant un petit coup sec à ses guides, Césaire, le vieux cocher du docteur Mauduit, met en mouvement l'équipage, une lourde tapissière préhistorique, aux épais rideaux de cuir solidement bouclés, dont seule une petite ouverture, large comme les deux mains, sert à éclairer l'intérieur; les jours où l'on ferme à cause de la pluie. Cette nuit, le temps est superbe, malgré la température glaciale du mois de décembre, et la lune, dans un ciel, aux teintes d'acier bruni, éclaire la route, mieux que ne pourraient le faire des lanternes très perfectionnées. Le docteur Mauduit, qui n'est plus jeune, sort rarement aussi tard; il a fallu le pressant appel d'un très ancien client, pour le décider, à quitter, ce soir, son petit home campagnard. Habitué à se coucher tôt, et gros dormeur par tempérament, il ne tarde pas à s'assoupir dans un coin de la voiture, grâce au mouvement bercé des ressorts, que leur vieillesse a rendus des plus flexibles. Il doit dormir, depuis une heure environ, lorsqu'il est réveillé, brusquement, par des balancements plus accentués, et par un bruit de galop qu'augmentent encore la sonorité de la route glacée. Il n'y comprend rien, tout d'abord, mais se rendant compte, bientôt, que quelque chose d'anormal se passe, il essaie d'interpeller le vieux cocher, par la petite ouverture qui se trouve à hauteur de sa tête. Après plusieurs tentatives, n'obtenant pas de réponse, le docteur fait son possible pour se rendre compte, par lui-même, de ce qui arrive.

A la clarté de la lune, il voit, par le petit judas, que Césaire ne peut plus maîtriser la Grise. Il veut, de nouveau, lui parler, mais la voiture est tellement secouée qu'il doit s'asseoir et se cramponner au dossier de la banquette. C'est très heureux pour lui. Il aurait été, sans doute, très gravement blessé s'il était resté debout. L'équipage s'arrête, brusquement, après un choc formidable et un craquement qui ne semble pas provenir de la voiture. Du moment que le danger paraît s'être écarté, que peut-on demander de plus? C'est avec beaucoup de calme que le docteur s'informe: — Eh bien, Césaire, qu'arrive-t-il? — Que faites-vous? — Mais répondez donc, imbécile!

— Pas un mot. Ce silence l'inquiétant, le docteur Mauduit se soulève, sans trop se troubler, tout d'abord; mais il pâlit en voyant ce qui vient de se passer: la jument affolée par une ombre ou piquée par un insecte, s'est, sans doute, emballée si brusquement, que Césaire n'a pu s'en rendre maître. Sans le passage à niveau des Trois-Rois, que serait-il arrivé? C'est contre ses barrières abaissées que l'on vient de se heurter. Le choc a été si violent que la première barre n'a pas résisté. Son élan brisé, arrêtée par la seconde, la jument, les jambes molles, souffle en baissant stupidement la tête. Reversé par la secousse, Césaire a dû tomber de son siège. Il est probablement évanoui, si rien de plus grave ne s'est produit. Que faire maintenant? Le principal est d'obtenir du secours. Le garde-barrière doit habiter par là. Après réflexion, le docteur Mauduit se souvient qu'une autre route passe à cet endroit, près de celle qu'ils ont suivie, et que c'est le même gardien qui fait, de loin, le service des deux passages; une chaîne mobile actionnant, à distance, les barres de fermeture dont l'une vient d'être brisée et dont l'autre forme un obstacle infranchissable. — Aussi, pourquoi ces barres sont-elles fermées la nuit? Pourquoi? Pour le rapide des Vignettes de 10 heures du soir! — Dix heures! Quelle heure est-il? Avec une fiévreuse agitation, le docteur Mauduit fait fonctionner son briquet automatique pour regarder sa montre. — Neuf heures cinquante-cinq! Je suis perdu! L'essai de défaire, de l'inté-

rieur, les boucles des rideaux; c'est impossible; ses mains ne peuvent passer entre les bandes de cuir. Il veut les déchirer. Elles résistent. Alors, le malheureux, s'affolant de plus en plus, se précipite sur le vasistas, comme s'il voulait fuir par cette étroite issue. Puis, collant son visage contre l'ouverture, il crie à perdre haleine, écoute, crie encore mais n'obtient aucune réponse. Il met ses mains en porte-voix, en cornet acoustique, tend l'oreille, les dents serrées, mais n'entend rien, toujours rien. Le temps en temps, il jette un coup d'œil, là-bas, du côté de la colline, sur le flanc de laquelle passe, à trois kilomètres, le viaduc que doit suivre le train meurtrier. Il crie de nouveau, que dis-je? Il hurle! Peine inutile!... Césaire doit être mort car s'il était seulement évanoui, ces cris devraient le réveiller. Rien ne bouge, mais là-bas, tout là-bas, d'une intense vibration, deux points lumineux apparaissent. Une voiture, peut-être du secours? Ou bruit! un claquement de fouet? — Non, un coup de sifflet. Les deux lueurs sont les phares de la locomotive qui se trouve à trois kilomètres à peine et qui s'engage, maintenant, sur le viaduc. — Que faire, mon Dieu que faire? Un couteau! Il faut un couteau pour couper les rideaux, pour s'échapper, à tout prix, un passage. Rien, il ne trouve rien, si ce n'est une lancette, dans la pochette de son gilet. Vite il la pique dans le cuir; elle se brise comme verre. A la troussée maintenant. Elle n'est plus sur la banquette; il la cherche à tâtons, la découvre enfin tout au fond de la voiture et l'ouvre en tremblant, pour y prendre son bistouri; mais l'instrument échappe à ses doigts engourdis et tombe dans la paille qu'on a mise sur le plancher... Impossible de le retrouver... et le train siffle. On l'entend distinctement, il est à deux kilomètres tout au plus. — Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi!

Du fond de sa logette, et, malgré l'éloignement, le garde-barrière a bien entendu des appels désespérés du docteur. Il accourt, sans comprendre ce qui vient de se produire, mais voit, soudain, qu'il faut agir vite. Il essaie de faire reculer le cheval. Impossible. La roue arrière est bloquée par la barre brisée; il veut soulever la seconde, elle résiste, car la chaîne de traction est tendue. Il fait son possible pour déboucler les rideaux, mais les languettes de cuir raidies par le froid compriment les ardidons. Que faire pour éviter un déraillement et sauver ceux qui sont enfermés dans cette voiture? Arrêter le train! Lancer un signal! Trop tard! Le rapide est à cinq cents mètres tout au plus; l'on entend déjà vibrer les rails. Plus aucun bruit ne sort de la tapissière. Par un dernier effort, le gardien s'agrippe à la barrière; elle semble s'ébranler. Encore une secousse, et la voilà qui se soulève lentement pour basculer, enfin, entraînée par son contre-poids. Alors, revenant en arrière, il saute à la tête du cheval, donne un coup sur la bride, et l'équipage sort de son effrayante position, au moment même, où, dans un vol de feuilles mortes et de cailloux projetés, en tous sens, le trépignant rapide s'élan-

rait un serpent gigantesque à qui l'on volerait sa proie. ce, passe et siffle, comme le fe-

Lorsqu'il eut repris ses sens, grâce aux soins du garde-barrière, Césaire ne songea qu'à délivrer son maître.

Mais quand il fut parvenu à déboucler les rideaux de cuir, ce fut avec terreur qu'il entendit cet homme, calme par excellence, déclarer, les yeux hagards, que jamais Jonas ne sortirait du ventre de la baleine pour aller se faire guillotiner.

L'entente franco-espagnole.

La "Correspondencia militar", dans un long article, examine les avantages réciproques que la France et l'Espagne trouveraient à resserrer leur entente actuelle et dit notamment: "En cas de guerre européenne, la France aurait besoin d'une aide militaire soit sur son territoire, soit en Afrique; la liberté de passage sur notre territoire lui conviendrait et lui serait indispensable pour assurer sa frontière pyrénéenne contre l'invasion; il lui faudrait aussi le concours de notre flotte dans la Méditerranée pour conserver sa suprématie en face des armements navals croissants de l'Italie et de l'Autriche; enfin des bases navales aux Baléares, à Carthagène et le détroit de Gibraltar lui seraient assurés. En échange, nous avons besoin d'un bon régime commercial avec la France, d'une avantageuse conversion de notre dette extérieure et de l'argent nécessaire pour mettre notre sol en valeur; et nous outiller pour la lutte économique contre les autres nations; or tout cela la France peut nous le donner si elle veut."

Un couteau! Il faut un couteau pour couper les rideaux, pour s'échapper, à tout prix, un passage. Rien, il ne trouve rien, si ce n'est une lancette, dans la pochette de son gilet. Vite il la pique dans le cuir; elle se brise comme verre. A la troussée maintenant. Elle n'est plus sur la banquette; il la cherche à tâtons, la découvre enfin tout au fond de la voiture et l'ouvre en tremblant, pour y prendre son bistouri; mais l'instrument échappe à ses doigts engourdis et tombe dans la paille qu'on a mise sur le plancher... Impossible de le retrouver... et le train siffle. On l'entend distinctement, il est à deux kilomètres tout au plus. — Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi!

W. J. Barrett, récemment sergent au service de la commission des quais de la Nouvelle-Orléans, vient d'être promu au grade de capitaine. Il est un ancien capitaine de la police et compte un grand nombre d'amis.

M. Barrett est nommé capitaine

W. J. Barrett, récemment sergent au service de la commission des quais de la Nouvelle-Orléans, vient d'être promu au grade de capitaine. Il est un ancien capitaine de la police et compte un grand nombre d'amis.

AMUSEMENTS.

TULANE CE SOIR TOUTE LA SEMAINE... LA RIEUSE MAY IRWIN

CRESCENT Ce Soir Toute la Semaine... A BUTTERFLY ON THE WHEEL

OPERA FRANÇAIS. A. Affre, impresario. Jeudi, 4 décembre, à 8 p. m. (11ème soirée d'abonnement.) "THAÏS". Samedi, 6 décembre, 12ème Soirée d'abonnement "SAMSON ET DALILA".

Orpheum Phone Main 333. Double en-tête au programme ROONEY ET DENT CHAS. E. EVANS ET CIE.

Failliton de l'Abéille de la N. O.

No 30 Commencé le 30 octobre 1913.

Les Chercheurs de Mystères

DEUXIEME PARTIE.

(Suite)

— Et dire que par cette coquine on pourrait apprendre... Ah! si j'étais le maître! Au lieu de faire de la sensiblerie et de la laisser-flemmer chez la sœur de Sidi-Sliman, je vous assure que j'en aurais tiré des renseignements précieux, moi. — Et qu'aurais-tu fait, Trompette? — Ce que j'aurais?... Ce que j'aurais fait, monsieur Krollemans? — Mais oui, qu'aurais-tu fait? — Eh bien... eh bien... Tous les moyens auraient été bons. On a employé la torture pour des choses moins graves, autrefois. — Oh! oh! fit simplement Hilaire, qui partit. Un nouveau sourire illuminait

sa face rusée, et il murmura: "La torture! La torture! Comme il y va, le militaire. Pour qu'il soit si militaire, il faut qu'il soit rudement près de tomber amoureux!"

Pendant les trois premiers jours, le détective amateur s'était surmené pour découvrir le nom des habitants de la maison suspecte et le signalement de Tomasso. Il n'avait abouti à aucun résultat. Il demeura persuadé que le père de Maddalena n'avait jamais usé de la sortie donnant sur l'impasso qu'à des heures où il ne courait pas le risque d'être remarqué. Pour le reste, peut-être occupait-il en ville une autre demeure; bref, Hilaire n'apprit rien. Déconfit par l'échec de cette enquête dont il avait beaucoup espéré, il avait pensé sérieusement à conseiller la révélation du terrible secret aux ministres de France et d'Angleterre. Seulement il s'était vite rendu compte que c'était le plus sûr moyen de tout gâter. Il avait vu passer devant ses yeux le ministre défilé; les révélations surprises et muées en éditions spéciales des grands quotidiens, l'affolement du peuple, les paniques de Bourse, l'envoi immédiat de cuirassés, de croiseurs, de troupes de débarquement, l'éclat fatal suscité par l'indignation et le prodigieux exploit éclatant quand même et tout de

suite avec toutes ses épouvantables conséquences. Non, non, ces bandits n'étaient comptables que tant qu'ils se croiraient ignorés.

Le quatrième jour donc, en quittant le Tunisia-Palace, le Belge consulta sa montre, murmura: "Il est temps", et pressa le pas vers l'arrêt du tramway de l'Ariana. Il ne semblait plus du tout préoccupé par les insuccès des jours précédents. Il descendit devant le parc du Belvédère et remonta vers sa villa. Par habitude, il jetait parfois un regard inquisiteur de tous côtés pour s'assurer qu'on ne le surveillait pas. C'était sa tactique habituelle. Pourtant l'ennemi ne s'occupait pas de lui, bien qu'il dût le savoir l'ami des d'Orvois; il semblait évident que l'incendie des hangars était jugé par les bandits comme un coup décisif. Ils devaient se croire d'autant plus à l'abri qu'en fait on ne possédait sur eux aucun élément de recherche. "Pourquoi ont-ils incendié les hangars et les aérodromes?" se demandait Hilaire en refermant la grille. Cette question, il se l'était posée bien souvent, sans pouvoir la résoudre. Il se refusait à croire à une simple revanche. Des courrouds de la taille de ceux qui ourdisaient cette ténébreuse affaire ne s'attardent pas à des

manifestations, d'autant plus dangereuses qu'elles sont sans utilité directe pour eux.

Ayant refermé la porte de son chalet, Hilaire commença une besogne étrange: il visita soigneusement son rez-de-chaussée et ses sous-sols pour être bien certain que personne ne s'y cachait et il en ferma chaque porte à clef. Puis il monta aux parties supérieures de l'immeuble et leur fit subir la même inspection, ne négligeant même pas de soulever les lucarnes et d'inspecter le toit. Alors, le sourire aux lèvres, il descendit au premier étage et frappa à la porte de l'appartement. — Entrez, cria une voix fluette à l'intérieur. Hilaire ouvrit et pénétra dans la chambre. — Puis-je vous tenir compagnie un instant, cher monsieur Porcet? demanda-t-il. Il l'appela par son vrai nom à présent. Le trustee était affalé plutôt qu'assis au fond d'un large fauteuil. Il était pâle et sa main tremblait légèrement en maniant, d'un geste qui lui était habituel, ses lourdes breloques d'or. — Certes, non-ment, balbutia-t-il. — Vous êtes seul, cher monsieur? demanda encore le Belge. — Certes, naturellement, répondit le roi du saucisson d'une voix encore plus faible.

Hilaire usait de bien singulières façons envers son hôte. Sans se gêner, il traversa la place et vérifia le reste de l'appartement comme il avait visité la villa entière. Puis, toujours en silence et avec son agaçant sourire sur les lèvres, il revint, ferma à double tour la porte d'entrée, sortit de sa poche son revolver, le déposa sur une petite table et, sans être prié, s'assit dans un fauteuil, juste en face de M. Porcet. A la vue de l'arme à feu, le gros charcutier avait eu un tressaillement d'effroi. — Nous pouvons parler sans crainte, dit alors le détective amateur en croisant ses jambes et allumant un cigare avec béatitude. Si Filifille rentre, nous serons avertis; j'ai mis le verrou à la villa. M. Porcet semblait médusé; il roulait ses petits yeux blancs et, aux commissures de ses lèvres, coulaient un peu plus d'humidité. — Rien de nouveau? questionna Hilaire. Le trustee fit un effort: — Non... non... articula-t-il. — Oui, mais là, sérieusement. Rien du tout? — Non, non... — Filifille, j'ai rien dit à papa? gouailla Hilaire du ton le plus irrespectueux. Le trustee ne releva pas le manque de correction; il mourait de peur. — Elle... ne m'a rien... rien dit.

— Bon. Maintenant parlons sérieusement. Avec un polltron tel que vous, qui se laisse balloter sans cesse par des craintes diverses, il faut que je prenne mes précautions. Je veux vous montrer une fois de plus que je vous tiens et que vous ne m'échapperez pas. — Laissez-moi partir, interrompit le roi du saucisson en joignant ses grosses mains et en rassemblant, pour convaincre son tyran, toutes les ressources de son éloquence. J'amènerai ma fille, je vous le promets; nous retournerons en France... demain déjà... même sans passer par l'Italie... en faisant deux jours de mer... vous voyez, je me soumetts à tout. Jamais plus vous n'entendrez parler de nous. Ce n'est que par déception si ma pauvre fille... Hilaire éclata d'un rire énorme, qui du coup refoula M. Porcet au plus profond de son fauteuil. — Vous laisser partir! Ne plus vous revoir! s'écria le Belge sans chercher à modérer sa gaieté. Mais vous n'y pensez pas, mon cher monsieur! Vous perdez, vous, mon locataire, avec l'affection que je vous porte! Et surtout S. A. Filifille première, incendiaire hors concours! — In... cen... diaire... — Non, mon très cher, il faut rester ici, savez-vous. Vous vous êtes engagé dans la partie,

mais j'ai pris les cartes en main. Soyez beau joueur; révoltez-vous donc... Ce ne sont que dix ans de travaux forcés, après tout. A la Guyane, je crois, car on ne rélègue plus à la Nouvelle. Alions, un bon mouvement!

A ce tableau, M. Porcet avait eu un tel soubresaut que son fauteuil en avait reculé d'un demi-mètre. — Rappelez-vous bien ça aux heures de défaillance, reprit l'inexorable Hilaire... dix ans de travaux forcés... et autant pour Filifille, bien entendu... Je me résume donc, pour que vous vous mettiez bien dans la tête que vous êtes enchaîné. J'ai des preuves certaines de la complicité de votre fille et de la vôtre... à commencer par le faux nom sous lequel vous vous êtes introduit chez moi. Porcet leva au ciel ses petits bras grassouillants. — J'avais toujours dit que ça tournerait mal, gémit-il. — Mais, au contraire, ça tourne bien, riailla son inflexible tortionnaire. Vous êtes bien placé pour savoir d'honnêtes gens, pour faire œuvre de valeur. Et je vous laisserais partir? Non, mon bon monsieur Porcet, si vous partiez je me verrais forcé de faire porter tout de suite chez le procureur de la République les preuves de vos infamies. Un halètement spasmodique répondit seul. Le trustee n'a-